

Désertitude !



Michal.

Illustration de la couverture libre de droit :

MicHal.

vous présente

Désertitude...

ISBN :

© **MicHal**

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Les illustrations sont toutes libres d'exploitation.

Toute reproduction même partielle doit faire l'objet d'une demande à l'auteur.

Du même auteur :

Ophelie.
Roman : 2018

T'as qu'à bosser faignasse.
Roman : 2018

Le masque a deux visages.
Roman : 2016

Le monde du dehors.
Tragédie : 2014

Derrière les volets clos.
Roman : 2013

On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011

L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007

Les petites abandonnées 2015.
Recueil de poésies : 2016

Apologue.
Recueil de fables : 2016

Dames.
Recueil de poésies : 2015

Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2014

Côté tain.
Recueil de poésies : 2016

Flagrance.
Recueil de poésies : 2016

Sommaire :

<i>Préface.</i>	<i>page 11</i>
<i>Torture...</i>	<i>page 13</i>
<i>Je partirai.</i>	<i>page 15</i>
<i>Désertitude.</i>	<i>page 17</i>
<i>Désertitude.</i>	<i>page 19</i>
<i>Le suicide des âmes.</i>	<i>page 23</i>
<i>Fils de l'humanité.</i>	<i>page 25</i>
<i>Les gens qui passent.</i>	<i>page 29</i>
<i>Dis, quand comprendras-tu ?</i>	<i>page 31</i>
<i>Amazing Grace.</i>	<i>page 33</i>
<i>La nuit je vis.</i>	<i>page 35</i>
<i>La fin du temps.</i>	<i>page 39</i>
<i>Si je te dis que j'écris.</i>	<i>page 41</i>
<i>Ruine</i>	<i>page 43</i>
<i>Pauvre Marcel.</i>	<i>page 45</i>
<i>Viens danser avec les morts.</i>	<i>page 47</i>
<i>Torture.</i>	<i>page 49</i>
<i>L'arche de Neo.</i>	<i>page 53</i>
<i>Il n'y a pas de Noel pour les migrants.</i>	<i>page 55</i>
<i>Le temps qui passe.</i>	<i>page 57</i>
<i>Il y a quelque chose qui cloche.</i>	<i>page 62</i>
<i>Raison de croire.</i>	<i>page 65</i>
<i>Déshumain.</i>	<i>page 66</i>
<i>La fin des jours.</i>	<i>page 69</i>
<i>Tolérance.</i>	<i>page 71</i>
<i>Pluto et Trotar.</i>	<i>page 72</i>
<i>Vide sera le ciel.</i>	<i>page 73</i>
<i>Permafrost.</i>	<i>page 77</i>
<i>Conjugaison.</i>	<i>page 78</i>
<i>Le laveur de vitres.</i>	<i>page 79</i>
<i>De l'autre côté de l'histoire.</i>	<i>page 82</i>
<i>Mon dieu, mon dieu.</i>	<i>page 85</i>
<i>Le vide de l'instant.</i>	<i>page 88</i>
<i>Quelle est belle Evi !</i>	<i>page 92</i>
<i>Conclusion.</i>	<i>page 97</i>

Préface :

L'homme se prétend ce qu'il ne peut pas être, pourtant, assurément, il est bien ce qu'il dit ne pas être.

Prédateur de mes nuits, il s'oublie en ses propos qui n'ont de sens qu'à son ouïe, il se croit... quelle indécence !

Il parle... enfin presque... pisse des mots plus précisément, dont il ne comprend pas le sens, pour blesser ceux qui ne sont de ses pensées, enfin c'est ce qu'il pense... présomptueuse impudence.

Torture...

*Ce livre est objet de torture
Tu regardes de loin sa couverture.
À son titre, tu as compris
Que c'est un objet de tourment.*

*Il faut un certain courage
Pour souffrir dès la première page
Tu fuis tes maux, tes certitudes,
Oublies, au mi des autres, ta solitude.*

*Ce livre est objet de torture
Ta vie n'est que de ratures
Alors, doucement lis tes ratures
Tu ne lis que ce qui te rassure.*

*Il faut un courage avéré
Quand la raison, par le mal, est rongé,
Tu n'oses même plus l'approcher
Ni même en lire un résumé.*

*Ce livre est objet de torture,
Tu regardes de loin la couverture
Pas tentée de corrompre tes pensées
Ni de comprendre au moins d'autres pensées.*

*Il faut un certain courage,
Le corbeau pâlit de son ramage
La culture n'est de lire des mots,
Mais de comprendre des autres les maux.*



Merci Victor,

J'ai compris ta souffrance...

Tu ne peux pas comprendre la mienne...

*Demain, quand le sombre cache encor la misère,
Je partirai, vois-tu, rejoindre la lumière,
Là, où se cache le monde des égarés,
Là, où les bourgeois ne veulent plus regarder.*

*J'irai là, où personne ne veut plus aller,
Là, où se terre le monde qu'on veut cacher.
La cour des miracles est encor habitée,
Elle est dans ces sales banlieues qu'on a oubliées.*

*Je partirai pour aller chercher la lumière
Non celle qui viendrait d'un ciel si haut, trop fier.
J'irai la chercher là où tous les non-voyants,
Perçoivent, ce que d'autres ne voient pas vraiment.*

*J'irai sans doute apaiser demain ma conscience,
Ce monde se bâtit vite dans l'insouciance
Des pensées sclérosées d'un écrivain raté
Qui voudrait calmer son repenti du passé.*

*J'irai bâtir des toits pour que les pleurs nus
Ne mouillent plus les yeux des enfants de la rue,
Pour qu'ils puissent lever leur regard estropié,
Sans que quelqu'un ne leur reproche d'exister.*



Désertitude.

*C'est là que se vautrent dans la béatitude
Les serpents constrictors privés de certitude
Des déshumains aux méninges vides des riens
Ils jouent la même chanson, le même refrain
Ils sont si nombreux qu'ils n'existent vraiment plus.
Ils sont là pour ne plus vivre en fait, seulement
Un semblant fictif de prétentieux morts-vivants.
Le bal des rats puants est de nouveau ouvert
Le nombril du monde est au mi des cimetières,
S'y remarquent des bêtes humaines immondes
Qui ne pensent vraiment une seule seconde.
Après l'horizon, il n'y a de certitude,
Derrière un peu plus loin, est la désertitude ...*



Désertitude...

*C'est une gluante et visqueuse marée d'humains
Qui tendent vers le ciel leurs squelettiques mains
Tentant d'accrocher, au vil destin, un demain.
Ils marchent sur bien d'autres qui crèvent de faim,
Le poids de l'inconstance n'est plus un refrain.
Je tente survivre dans ce monde vilain
Où même l'azur du ciel n'est pas bien serein.
Il ne reste plus rien à croire à penser sain
Pas même l'espoir d'un trop dur quignon de pain.
Sur les trottoirs sales des villes éteintes d'âme,
Crèvent, avant de mourir, des rebelles sans armes.
Nul n'a plus le choix ou tu crèves aujourd'hui
Ou bien tu trépasses demain, après la nuit
Tu n'auras plus jamais l'espoir que celle-ci
Soit une éternité, elle n'est qu'agonie,
Des souffrances, des désespoirs et puis des riens
Des regards délavés et des sourires feints.
La honte s'efface des sources littéraires
En une nuit on a rayé des millénaires...
Il est temps que l'encre de chine s'évapore*



*Le papier vomit ces mots endormis encore
Il est déjà trop tard, ils font les morts,
L'être humain, sans le savoir, a choisi son sort.
Je retourne au plumard pour ne plus rien voir,
Je tire les rideaux... rentre dans le miroir.*



Le suicide des âmes...

*Demain, je partirai, pour ne plus revenir
Je serai là encore pourtant, à souffrir,
Près de vous, visible seulement de vos yeux,
Mon âme se sera dissoute en autre lieu,
Pas bien loin du monde du dehors, c'est certain.
Mon moi ne peut plus se supporter, pas serein,
Il se fuit pour apaiser mes maux, transparent,
Rien ne sera plus comme c'était dans le temps.
Devant vos yeux, sera un être pitoyable,
Convenant à défaut d'être très convenable.*

*Je partirai pour toujours, bien loin de ton toi
Pour dissoudre mon moi en un si loin endroit,
Loin des croyants maudits et des votants soumis,
Loin de tout ce qui trop brille et bien trop reluit.
Je serai votre triste ami et compagnon,
Comme vous aimez qu'il soit, chat par ses ronrons
Qui soulagera vos dépassées opinions
Puisqu'il n'y a qu'elles, en vos faibles raisons,
Bien plus près de ma fin et apaisé enfin,
Quand se dilue ainsi le sucre du destin.*

*Je partirai tranquillement, sans un regret,
Je suis tout près de vous et me vois vous quitter,
Sans me retourner, sans même un dernier regard.
Un jour, il faut partir et surtout pas trop tard,
Fatigué, apaisé et presque imperméable
Usé de supporter tout cet insupportable.
Demain ne sera plus un demain, une fin,
Seulement la mort lente d'une âme en déclin.
Je laisserai cette apparence translucide,
Quand, au cimetière, des âmes se suicident.*

Oh fils de l'humanité !

Oh donc fils de l'humanité !

Que plus un seul enfant oublié

Ne meurs par ta vanité !

Ne laisse pas les tiens sombrer

Dans ce chaos ! Va donc déchirer

Ce voile des futilités !

Cherche les racines terrées

Des valeurs de la charité !

Creuse profond en vérité

Des sillons de sincérité !

Oh donc fils de l'humanité !

Que plus un seul enfant oublié

Ne meurs par ta vanité,

Ton arrogance exacerbée !



*Oh donc fils de l'humanité
Réveille en toi, ensommeillées
Les valeurs nues de tes ainés
Je n'ose croire qu'il n'y ait
Qu'oubli que tu aies hérité !
Oh donc fils de l'humanité !
Ne laisse pas les tiens oublier !
Que plus un seul enfant oublié
Ne meurs par ta vanité !*



Les gens qui passent madame.

Les gens qui passent madame n'ont pas plus de vertu

Que celle qui traîne, sur un bout de trottoir, son cul nu.

Les gens qui passent madame ont perdu la vue

C'est pour ainsi que dans la rue des reliefs sont dessinés,

Pour qu'ils ne regardent Mathilde la pauvre fille paumée.

Comme d'un voyage pour nulle part, Mathilde tu n'es revenue,

Sur les quais d'une gare abandonnée souffle un vent inconnu,

Ma pauvre Mathilde même à Saint Lazare, tu n'es pas souvenue.

Ce n'est pas parce qu'on se ruine l'espoir sur un trottoir

Qu'il faut se convaincre qu'il est trop tard, trop tard.

Ils te haïssent parce que tu t'arsouilles grave au pinard,

Eux se saoulent aux bulles qui ne sont plus dans leur BD.

Ma pauvre Mathilde ceux qui passent sans regard et t'ignorant

Ne sont pas beaucoup plus, qu'un rat d'égouts, intelligent.



Dis quand comprendras-tu :

Désolé Barbara...

*Voilà combien de jours, voilà combien de nuits
Voilà combien de temps qu'ils nous avaient promis.
Ils ont dit cette fois, c'est le dernier chantage,
Pour les corps déchirés par ces vilains naufrages.
Au printemps, l'espérance sera de retour,
Le printemps, c'est joli pour mentir toujours.
Nous irons voir ensemble, tous ces pauvres bannis,
Y'aura plus de misère dans les rues de paris.*

Dis, quand comprendras-tu !

*Dis, au moins, le vois-tu
Que le temps des misères
Ne se rattrape guère !
Que ceux qui sont élus
N'ont pas une seule vertu !*

*Le printemps s'est enfui depuis longtemps déjà,
Craquent les feuilles mortes, brûlent les feux de bois.
Et voir à paris ces mendians à l'automne
Soudain, je m'alanguis, je pleure, je frissonne.*

*Je crie, j'harangue le triste prometteur,
L'hiver, des pauvres dans le froid se meurent.
Leur image me hante, je me parle tout bas,
Tu es aveugle et sourd et j'ai honte de moi.*

*Dis, quand comprendras-tu !
Dis, au moins, le vois-tu !
Que le temps des misères
Ne se rattrape guère.
Que ceux qui sont élus
N'ont pas une seule vertu !*

*J'ai beau crier encore, j'ai beau crier toujours.
Et crier sur tous les toi's qu'eux ils manquent
d'amour.*

*Si tu ne comprends pas qu'il te faut revenir
À d'autres valeurs pour qu'ils aient un avenir.
Je reprends mon chemin, l'humain me désespère,
Chercher un peu d'espoir pour bien moins de misère.
Je ne suis pas de ceux qui s'en lavent les mains,
J'aimerais pourtant bien leur offrir un demain.*

Amazing Grace...

*Mon ami, regarde au loin cette main,
Elle demande de l'aide au destin.
Cet enfant se noie au milieu de rien,
Le vois-tu maintenant bien
Au creux de cette mer d'indifférence !
Mon ami, tu regardes de loin,
Tu regardes, tu ne fais encore rien.
Il fut un temps où j'ai cru
Aux valeurs morales des humains,
J'ai compris maintenant
Que, quand un petit enfant Libyen
Se noie, ça ne te fait rien !
Dieu leur avait pourtant tant promis,
Mais nul n'y croit en vain.
Chacun ne voit que le sien,
Son tout petit destin
Oui, comme rassuré
De la fin d'une humanité.
Je voudrais faire fondre la honte
Pour que chacun ait le droit de vie,
Chacun a le droit à la dignité.*



La nuit je vis.

*La nuit je vis,
Le jour, la lumière brûle les plaies à vif,
La lassitude pisse, des yeux trop passifs.
Aux regards d'autres, mon âme se liquéfie.
La nuit, dans le noir profond, rien n'est plus proscrit,
Je cogite sans que rien ne me soit prescrit.
La fin de la vie du soleil, je peins la nuit,
À la lune accrochée aux destins, je confis
Mes petits soucis, pour vivre mes interdits.*

*La nuit je vis,
Le jour, les vérités sont toutes travesties,
Il faut faire le beau pour montrer que l'on vit
La nuit, tous les cons sont gris quand ils se maquillent,
Ils sont si gris et si nombreux la nuit qu'ils brillent,
Accrochés à des cieux noirs trop vieux, incertains
Qui par des nuées les cachent aux regards malins.
J'attends toute une journée encore sans bruit
Pour retrouver ce monde fou, où si bien, je suis.*

*La nuit je vis,
Le jour entier je languis jusqu'à l'agonie,
Je me meurs tant ils empoisonnent ma vie,
Les bons donneurs de leçons sans vraiment rien dire
Me condamne déjà au trou sans vraiment m'ouïr.
La nuit je vois dans le noir, j'entends, je comprehends
Je vis et j'oublie mes soucis et mes tourments.
Ce sont des moments consacrés que je bâtis
Je vis mes petits bonheurs et puis les oublie.*

*La nuit je vis,
Le jour, en lumière, pour ne plus exister,
Les yeux chagrins blessés, il suffit de fermer.
La nuit, quand la paupière glisse, fatiguée,
Une vie libérée des cerbères renait.
Ce ne sont ni des rêves ni des cauchemars,
Seulement des instants subtils dans un plumard.
Ni dieu ni tribunal pour juger mes écrits,
Ni un autre humain pour déchiqueter ma vie.*

*La nuit je vis,
Le jour, l'indifférence et l'égoïsme me torturent,
Chacun voit son destin au nez de sa figure.
La nuit, je n'y rencontre que des sans-destins
Des êtres rassasiés, des êtres sans demain,*

*Quelquefois j'y rencontre maman ou papa
Et d'autres amis partis trop vite déjà.
La nuit, je ne vois que des âmes sans visages,
Des êtres de poussières fuyant d'une image.*

*La nuit je vis,
Le jour, je souffre le martyre et je me tais,
Je m'efface de mon moi. Chaque heure, j'essaie
D'être encore ici un tout petit peu présent
Pour tous ceux n'étant pas encore trop conscients.
La nuit, je disparaît en restant près d'ici
Sans vraiment partir de vos maux, de vos soucis.
Bien d'autres dorment rêvassent et puis oublient,
La nuit je vis et chaque moment est écrit.*

*La nuit je vis,
Puis la nuit tu es là, compagne indescriptible
Être sans être, ombre irréelle inaccessible
Quelquefois compagne puis, quelquefois amante,
À mon intention toujours un peu clémence
Immatérielle espérance sans contenance
Tu me hantes sans regarder mon apparence.
Tu parles sans mots, la nuit on pourrait t'entendre,
Tu me comprends sans m'écouter et me surprendre.*

*La nuit je vis,
Un peu moins humain à chaque instant, chaque jour,
Ni ange, ni diable, ni démon, ni d'amour.
Plus ça va, plus les jours sont d'Arctique en hiver,
Se prépare une ultime visite à ma mère.
La nuit, tous les cons sont gris quand ils se maquillent
Ils sont si gris, nombreux que dans le noir, ils brillent,
Accrochés à des cieux noirs trop vieux, incertains
Ils n'ont de rancune à accrocher leurs destins.*

La fin du temps.

*Quand la fin du temps devient le temps de la fin,
Quand les jours se détissent patiemment en vain
Telle une agonie pas légitime en chagrin,
Il ne reste à l'humain, de ses valeurs, plus rien.
La fin se décompte maintenant en heures
Sur le bout de chemin qui ne mène qu'au leurre.
Il ne reste rien que des lambeaux de noirs d'hier
Qu'on néglige sur des ronces pas rancunières.
L'horizon oublié n'est qu'un désert de certain
Immensité vide de ces tristes humains,
Semée de sable mouvant où ne poussent plus rien
Que la haine des morts sans espoir de demain.
Il fait noir, les ténèbres repoussent la nuit,
Même quand l'astre rancunier brille à midi.
J'entends le bruit sépulcral des âmes oubliées
Qui grognent leur délivrance au creux de nuitée
Sous un lisse marbre impassible qui s'oublie...
La vérité se consigne en larmes de pluie
Sur le manteau ténébreux bordant l'insomnie.
Les jours n'ont plus de sens et le noir, plus de nuit
Les rancunes ont perdu leur triste refrain,*

*Sur la toile usée où Picasso les a peints.
Les cieux se partagent entre ces astres voyageurs.
Un soleil fatigué et une lune en pleurs.*



Si je te dis que j'écris...

*Si je te dis que j'écris pour que tu ne me lises pas !
Il ne sert à rien que tu lises ce que tu ne comprends pas !
D'autres t'écriront ce que tu veux lire... sans comprendre.*

*Tu liras donc ce qui ne te contrariera surtout pas.
Je n'écris, pour autant, pas seulement que pour moi,
Je reste persuadé, qu'un demain, les maux des mots
Seront entendus par ceux qui t'en voudront tant,
Qui t'en voudront tellement de ne pas avoir compris,
Que le monde décadent que tu laisses à tes enfants
N'est pas celui qu'ils sont en droit d'espérer vivre.*

*Si je te dis que j'écris pour que tu ne me lises pas !
De toutes les façons tu ne peux pas comprendre.
Les mots ne s'ont pas toujours de la même voix,
Lis donc ces textes sans mot, ces mots sans lettre
Ces lettres sans formes, ces formes sans toi.
Tu ne sais lire que ce qu'ils t'ont appris à lire,
Tu n'arrives pas à lire dans le blanc de la page,
Là, où s'étale, entre les petites lignes, l'émotion.
La lecture est bien plus subtile que l'écriture
Elle devrait provoquer en toi un bout d'émotion.*

*Si je te dis que j'écris pour que tu ne me lises pas.
Je ne t'offrirai en rien une seule pensée de moi,
Tu les pense si dérangeantes et si perverses.
Tu te trompes tant, la perverse attitude c'est
Celle de ceux qui lisent et qui n'écoutent pas.
Ce qui t'intéresse, est de ne lire que des histoires
Mais pas de les vivre avec le sang de l'encre.
Tu es trop malade, bien plus que ce qui se voit,
Tu seras bientôt de cette culture malade coupable,
Mes mots parlent des maux qui viennent de toi.*



Ruine

*Si tous ceux qui ont regardé les vestiges
De l'incivilisation des pseudos humains,
Gardaient en leurs regards, la poussière
Séculaire des vieux murs de pierres,
Tous seraient déjà de fumantes ruines
Avant de devenir un immense désert,
Des âmes perdues qui ne comprennent
D'où vient ce vent qui, loin, les emmène.*





Pauvre Marcel :

*Ne reviens pas d'où tu es
Tu aurais mal au Pagnol !
Ta Provence a perdu son accent
Elle est devenue risienne et pas !
L'émigré n'est plus de Marseille
Mais de paname bien habillé.
Le boulanger est parti aussi
Avec sa miche, l'hiver plus loin
Il gagne suffisamment de blé
A gruger le touriste friqué.
Pauvre Marcel, ta Provence
N'a plus les parfums de lavande
Elle est en flacon, chère vendue
A des imbéciles étrangers.
Ne cherche pas au fond d'un bar
Quatre gars à la belote occupé
Avec un pastis à peine mouillé,
L'hiver tous les volets sont fermés.
Marcel, ces étrangers de paname
Ont volés les murs de tes ainés
Pour du fric faire fructifier,
Les façades se lézardent*

*Les champs sont déplumés
Même les moutons se sont égarés.
Fanny ne risque d'être grosse
Les hommes ont le cheveu si rare.
Ta Provence a perdu l'âme
Des mots dont tu l'habillais,
Elle est devenue comme ailleurs
Un monde d'apparence flouée.
Une carte postale éculée
Que je n'oserai pas t'envoyer.*

Viens danser avec les morts !

Allez Viens !

Viens là-bas, avec moi, danser avec les morts !

Tu verras bien, ce n'est pas le pire des sorts,

Ce n'est pas pire que des demains sans remord,

Un petit plaisir dans le monde du dehors.

Viens danser,

Tu verras, ils ne te marchent pas sur les pieds.

Ils ne t'engueulent parce que tu es bourré,

Ils ne disent rien, heureux que tu sois venu

En pleine Sibérie, quand les pensées sont nues.

Viens ! Allez, viens danser !

Même si ils ont bien trop froid aux pieds gelés.

Quand ils se promènent en tes nuits dépeuplées

C'est pour que, dans un ciel de soupirs usagés,

Tu puisses, tes meilleurs souvenirs, retrouver.

Viens, viens

*S'ils pouvaient, ils te diraient qu'ils ne t'ont oublié
Quand toi, tu les oublies, sous des bruyants graviers,
Parce qu'ils ne pourront plus jamais te parler,
Parce qu'ils ne pourront plus jamais te troubler.*

Allez maman, viens !

*Viens danser dans cette sombre nuit avec moi
J'ai envie, cette nuit, de n'être qu'avec toi,
Orphelin de ton regard, trop sourd de ta voix,
Mais enfin tout contre toi... encor une fois.*



*The Careful and the Careless led
To join the living and the dead.*

Torture...

*Si au lieu de crier comme chien qui aboie
Tes misères lancinantes, ton désarroi,
Tu rompais le silence de ta torture,
Te dire qu'un jour sera moins dur.*

*Les hommes ne sont plus humains,
Toi non plus tu ne tends plus la main.
Ouvre les yeux et lit enfin ses mots !
Tes demains sont ici, en ce propos.*

*Ici, errent, d'autres, les pensées
Tu n'auras pas le courage de les chanter.
Ici, sont les vérités de tant de vies
Se moquant bien de ta seule vie.*

*Putain ce livre fait mal à regarder,
Encore il ne fut point ouvert
Il te fait, au fond, trembler
Tu l'oublies dans un coin fermé.*



*Les vérités ne sont bonnes à dire,
Les vérités sont à contredire.
On ne peut laisser dans un coin
Le désarroi d'un seul humain.*

*Mais qui donc, encore, te dit
Qu'est mérité ton bout de destin,
Que celui des autres soit oublié,
La misère est un droit pour eux.*



L'arche de Néo.

Néo le petit chat a réuni le chien du voisin, les perruches d'un autre, les ides du bassin et quelques autres échappés du désastre.

- *Dites les amis ! Comment fuir ces tristes qui exterminent nos familles ?*
- *Tant de races animales ont déjà disparu !*
- *Il faut trouver un endroit où l'humain ne va pas et s'installer ailleurs !*
- *Il faut fuir ce vil humain, monstre déterminé et égotiste qui détruit notre planète.*
- *Oui, il faut fuir ce pseudo intelligent fainéant devant l'éternel.*
- *Très bonne idée ! Mais où trouvait ce paradis ?*
- *Sous la terre !*
- *Comment cela ?*
- *Et bien les humains ont creusé des carrières souterraines et des tunnels d'accès abandonnés.*
- *Où cela est ?*
- *Je ne sais pas moi !*
- *Moi je sais ! C'est à quelques jours de marche !*
- *Que fait-on de Eve et d'Adam ?*
- *On les laisse là. Voyez-vous ce qu'ils ont fait de nous ?*
- *Ce ne sont pas eux... leurs descendants... Et puis si longtemps après...*
- *Mais... ils ont forniqué avec leurs mômes...*



Il n'y a pas de Noel pour les migrants.

Un esquif fragile et d'infortune sombre

Dans l'obscurité au milieu des ombres.

Dans cette mer complètement déchaînée,

Dans une colère des eaux, hier bleues,

Cette vieille maman, au destin enchaîné

À la colère des cieux en complets désaveux,

Crie, hurle sans être entendue,

Au milieu de géantes vagues pas émues ?

Elle croit encore apercevoir une main,

Sa petite fille se noie avant demain.

Sa chair sombre au creux de l'ignorance,

Des requins affamés, elle sera pitance,

Déchiquetée dévorée par l'indifférence,

Nul n'ouït plus ses violentes souffrances,

Sa main cherche un secours des saints,

Cherche la main tendue d'un chrétien...

Non, celui-ci fêtera indécemment Christian,

Le 25 décembre, comme à chacun de ses ans.

Le temps qui passe...

Dès que l'être naît, déjà de ses cellules meurent et pourtant, il n'a que faire du temps qui passe, quand je dis que faire, même pas conscient et pour deux bonnes dizaines d'années au moins... pour certains, pour d'autres bien plus.

Le temps qui passe... dans la jeunesse, on ne s'en aperçoit pas vraiment... ou on ne veut pas et il y a tant de projets pour plus tard... plus tard on aura le temps... de vieillir. On le sait qu'on vieillit, mais quand on se mire sur un tain pas encore essoufflé, on ne remarque pas la ride qui se dessine doucement, imperceptiblement... elle se creuse bien pourtant... doucement, mais ne se voit pas encore vraiment.

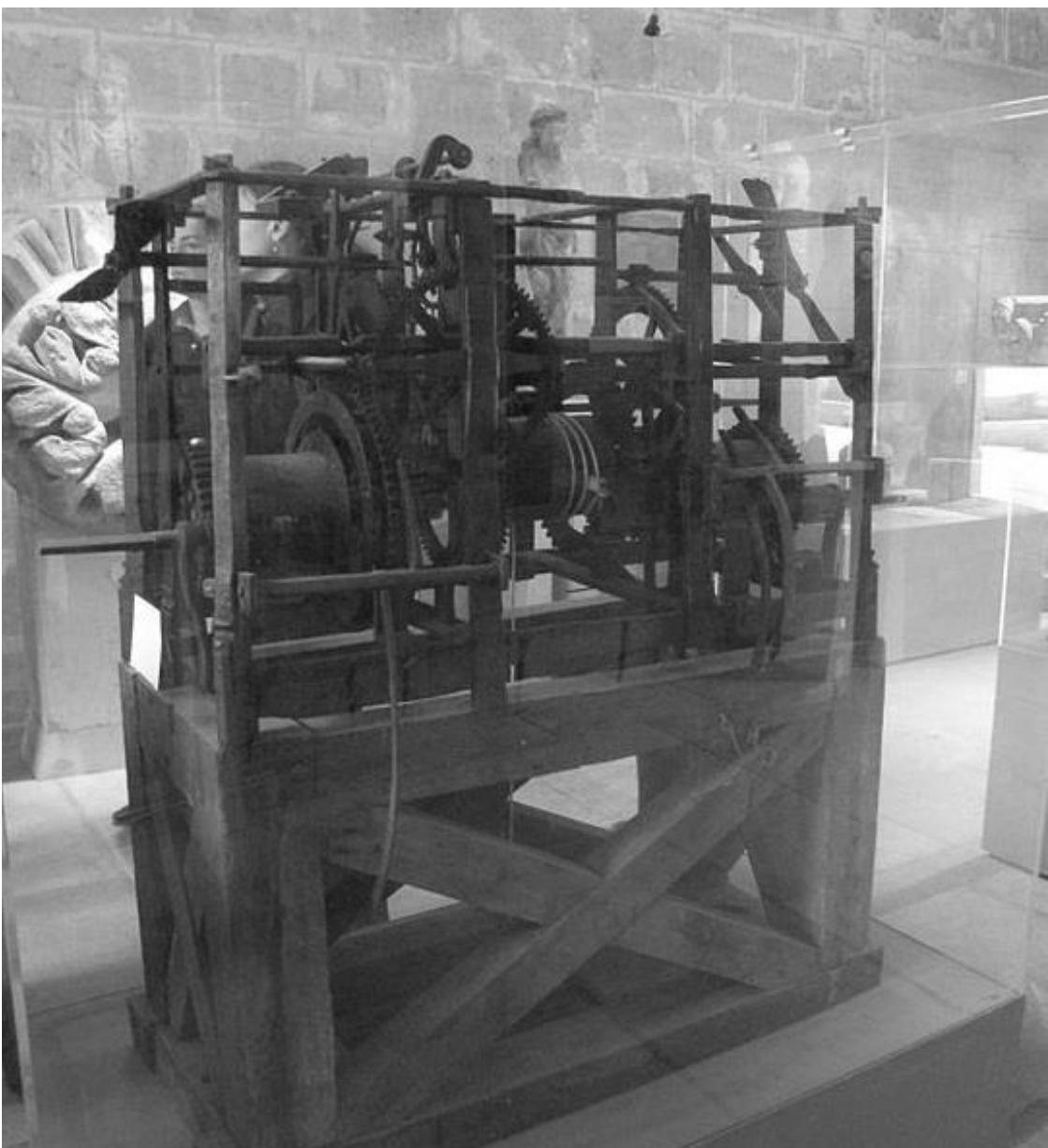
Le temps qui passe... lasse... casse... trace... efface, le temps qui passe fait que plus il passe moins il restera de temps qui passe.

Puis avec le temps qui passe, le corps et l'esprit se tasse, les douleurs chroniques naissent et s'installent pour toujours, puis et puis rien ne s'arrange pourtant et pourtant chaque matin, le miroir semble fidèle à la veille, semble... semble. La conscience de l'âge donne des certitudes, petit à petit, on corrige les failles que l'usure du temps découvre. On vérifie deux fois pour ne pas oublier, on note sur un papier, on marche plus doucement

pour ne pas trébucher. On cache les bésicles, on s'attentionne à écouter... puis ce qu'on a maquillé se dévoile, la démarche est moins fluide, le propos trop sérieux, on n'est plus tout à fait dans le monde de nos descendants et pourtant c'est nous qui descendons encore plus près d'un adieu, plus près...

Et encore après quelque temps, on commence à comprendre que le temps passé est bien passé et plus important que celui qui va rester, la comtoise n'en a que faire... elle continue à balancer, au rythme d'une vérité, puis des proches sont plus usés et le temps est compté sans l'être vraiment. Le temps qui reste n'est jamais bien acquis, il faut laisser à la faucheuse le plaisir d'abréger et la souffrance et la douleur, pour ne pas oublier. Le temps est encore là donc, traître à nos destins petit à petit, il tranche les espérances, il n'y a plus que la souffrance, celle du condamné et celles des proches, celles-ci vont rester.

Il n'y a plus d'espoir et pourtant nul n'est pressé. Les heures laissent des morsures, point encore la minute et moins la seconde. Entre hier et aujourd'hui, on comprend, on comprend que demain sera pire encore, mais le souffle est toujours là, ce n'est plus une certitude, elle est ailleurs... la vie est toujours là dans un soupir plus saccadé, le dernier temps se mérite, il faut l'arracher au reste du corps qui a déjà lâché.



C'est la fin du voyage, enfin presque, il n'y a de ligne d'arrivée, après ce mètre-ci, un autre sans doute et après, on verra, chaque mètre est quelque part une victoire... sur ce satané temps qui passe pour oublier, pour oublier qu'il passe...

La souffrance ne transpire plus, la morphine est plus volubile que la pensée, en reste-t-il une encore d'ailleurs ? Oui sans aucun doute... il faut s'accrocher, la peine et la délivrance vont se pencher et plus rien ne sera plus pareil. Un départ est toujours une blessure qui restera béante, pas pressé non, c'est un égoïste comportement qui m'habitue, je ne suis pas pressé de cette délivrance... pour lui, pour ses proches. Je regarde dans le miroir qui n'a plus rien de courtoisie les blessures de mon temps. Je sais qu'un jour de plus en plus proche, je serai aussi ainsi proche du vide, mais pas encore chu dans le vestiaire des oublis.

Il y a quelque chose qui cloche...

*Ne te fie par qui sonne faux le glas
Quand il n'a pas de ratifié visa,
Pour un voyage ressassé vers Rome,
Et ne plus jamais revenir en sonne,*

*Oubliant celle, sur le trottoir, trop ivre
Dans les trop longues nuits blanches de givre,
Quand les cœurs de pierre égoïstes gèlent
Les espoirs et les sentiments rebelles.*

*En ce lieu, n'est de cloche qui raisonne,
Ne sont que des imbéciles qui sonnent.
Il ne faut écouter que le son, d'une
Au grand risque d'entendre l'infortune.*

*Dans ce pays fuyant des clochemerlines,
Les maudits des pavés mouillés d'urine
Ne la tapent qu'en rêve égratigné,
L'estropié ne marche qu'à cloche pied.*

*Fondue par le saintier pour nous chanter
Le rappel aux devoirs d'humanité,
L'idiophone, dans le vide résonne
Le croyant n'entend plus quand elle sonne.*

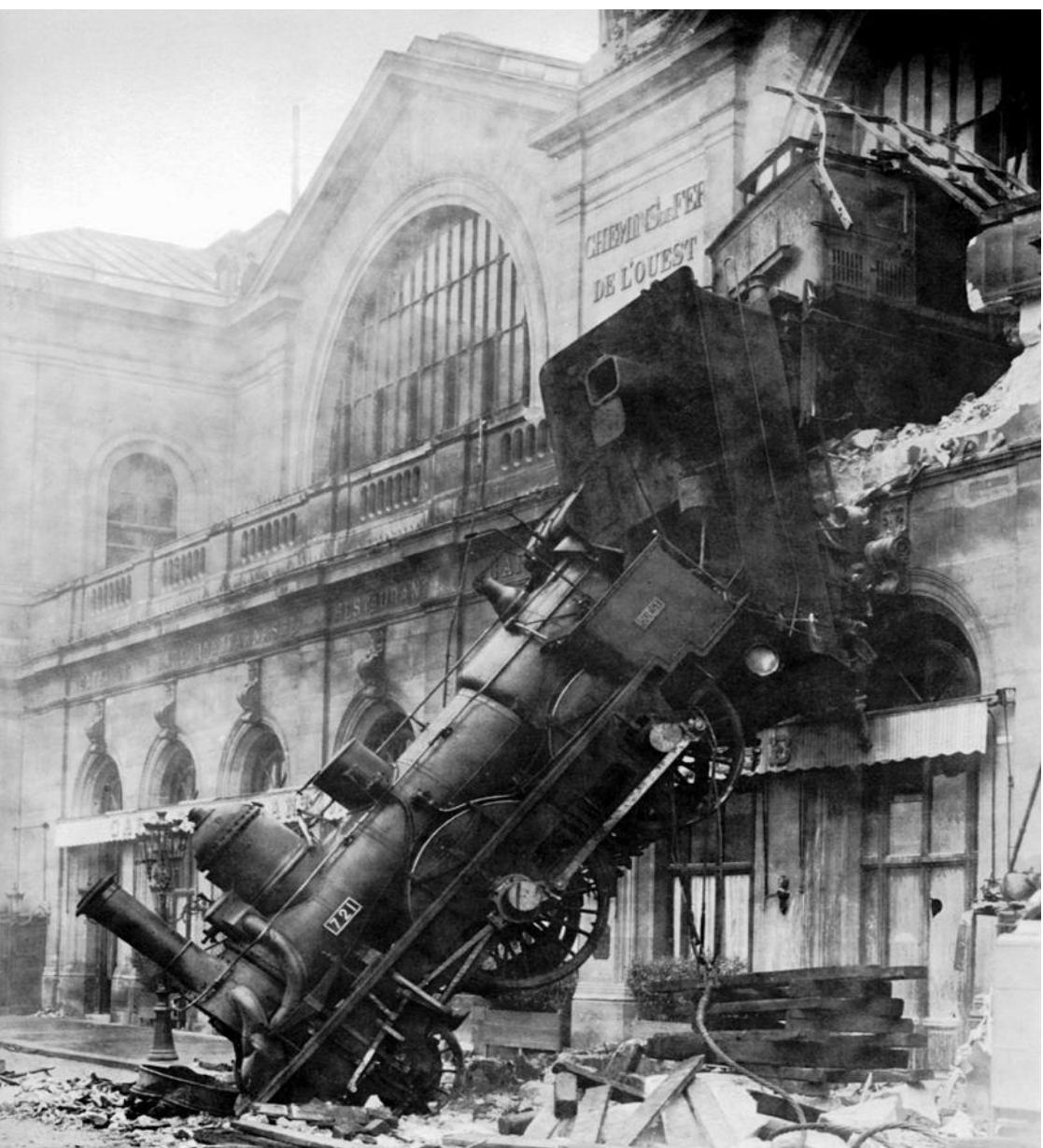


*Le tocsin s'affole, pour presque rien
Personne, plus un seul zélé humain
Ne court aux secours de son voisin,
Il peut crever pendu à son destin.*

*Bourdon est telle la sonneuse, fêlé
Au son lourd, balancé sous le clocher,
Pour que le marteau cogne fort l'airain
Et crie tout à l'alentour son dédain.*

*En ce lieu, n'est de cloche qui raisonne
Ne sont que des imbéciles qui sonnent.*





Raison de croire !

*Tu crois en ta raison
Et ta raison s'égare.
Tu t'égares sans raison
Sur le quai d'une gare
Qui ne voit plus de rame,
Et ta raison rame.
Ta raison déraille,
L'entrain s'égare
En gare sans train,
Tu crois sans grandir.
T'étreins ta raison
Un drame sans train
Sans entrain des rails,
Et ta raison déraille
Tu crois que tu crois,
Et sans grandir, tu crois.*

Déshumain.

*Tu te dis être
Mais tu n'es pas.
Tu te crois être
Parce que tu crois.
Tu ne te crois pas être
Ce que tu n'es pas.
Tu te déshumanises,
Plus tu vas, moins tu es.
Mais aie donc le courage
De ceux que tu as oubliés.
Ton regard n'a plus d'âme,
Ton âme est une passoire
D'où pisse ta vérité.
Regarde l'image de ton image,
Tu n'es que personne,
Même plus une personne.
Et quand tu ne seras plus,
Mais tu n'as pas attendu,
Tes autres pareils t'oublieront.
Regarde bien leur regard
Il n'y a plus d'âme dedans
Que le vide abyssal.*

*Tu as quitté l'humanité
Pour n'être personne,
Tu es enfin un déshumain...*

*Tu as triché avec la vie
Tu n'es plus rien qu'un...
Déshumain.*



La fin des jours...

*On n'en finit jamais d'élire des marionnettes
Avec les mêmes discours avec les mêmes promesses
Des cons qui s'agitent derrière la petite fenêtre
Devant des esclaves qui leur prêtent leurs fesses.*

*Mais qui donc pourra faire taire ces marchands
d'illusions ?*

*Mais qui va leur dire qu'il faut enfin en finir ?
Avec ces marchés des dupes de petites prétentions
Mais qui va leur dire qu'il faut vraiment partir ?*

*Tout est toujours et sera toujours bien pire qu'avant
Les promesses s'envolent aux premiers coups de vent
Le monde est recouvert de la honte de ces âmes
perverses*

Les fleurs du mal de Charles pleurent en averse.

*Mais qui donc pourra faire taire ces marchands
d'illusions ?*

*Mais qui va leur dire qu'il faut enfin en finir ?
Avec ces marchés des dupes de petites prétentions
Mais qui va leur dire qu'il faut vraiment partir ?*



Tolérance...

*Près de mer, le laboureur retourne
Les terres lasses trop brutalement.
La vie cachée des noirs fonds
Du commerce des taupes se dandine
À la lumière sourde à ses maux.
Que cette vie est agressée, blessée
Par le jour qui la dévoile à la faim
Des oiseaux déjà prêts au festin.
Les croque-morts peu aimables
Se gavent comme les blanches sternes
Des vers plus nus qu'une vérité.
Ces oiseaux blanc et noir festoient
Sur les terres balafrées des hommes.
Il est vrai que les ailes donnent
Un grand pouvoir aux volatiles...
Celui de se tolérer pour manger.
Les cieux sont donc plus affables
Que cette terre que l'être humain assèche...
Heureusement qu'il ne peut point voler.*

Pluto et Trotar.

— *Dis Pluto ! Pourquoi tu l'attaches à l'arbre sur cette aire d'autoroute ?*

— *Tu ne te souviens pas, l'année passée, Trotar !*

— *Il a oublié, comme il dit, mon cousin en partant en vacances !*

— *Bien oui !*

— *Mais pourquoi nu ?*

— *Mon cousin était habillé ?*

— *Je comprends... mais il chiale !*

— *Mon cousin ne pleurait pas lui... les chiens ont une certaine dignité !*

— *C'est vrai cela ! Les humains, ça chiale pour rien !*

Demain...

Vide sera le ciel...

*Quand la paupière, sur un regard fatigué,
Cligne pour un dernier adieu au prisonnier !*
*Quand, dans les cieux, les astres s'épuisent en vain
À éclairer le vide d'âmes sans destin !*
*Quand le silence d'une éternité s'étale
Généreusement sur un marbre oublié et sale !*
*Quand l'hululement d'un hibou, pas bien chouette,
Déchire un voile vide d'espoir en miette !*
*Quand, tout près, aboie un vieux matou épilé,
Cherchant une main pour se faire caresser !*
*Quand le poisson lune se prend à espérer
Un triste soir ou celle-ci s'est éclipsé !*
*Quand, au loin, l'horizon s'effondre dans le noir
Pour que les yeux, au loin, ne puissent plus rien voir !*
*Quand l'esprit n'a plus de corps, le corps, plus
d'esprit !*
Quand l'être en ses incertitudes s'évanouit !
Quand l'histoire a oublié son incertain passé !
Au fond d'un tiroir à peine dépoussiéré !
Quand le jour est sans lumière, l'aube sans lueur !



*Quand le soir n'est que sur une horloge sans heure !
Quand plus rien ne se voit et plus rien ne s'entend,
Alors, je serai arrivé, au bout du temps
Où les trains ne s'arrêtent jamais au quai,
De l'autre côté de l'histoire, fatiguée.
Il n'y a plus qu'à espérer qu'une pluie fine
Lave les affronts à la vie que l'homme ruine.*

***Il n'y aura plus jamais écrit
« liberté »***



Permafrost.

*Au mi des permafrosts, gelés
Par l'arrogance des humains,
La populace ne s'émeut plus.
Elle étouffe ma voix, mon cri
Dans ses bras tentaculaires
Pour que je sombre et disparaisse
Pour bientôt ne plus exister.
Nul n'a plus le droit de s'exprimer,
Seuls les tordus sont écoutés.
Pauvres survivants déshumanisés
Le pouvoir est dans la dictature
Et des nantis qui ont le vouloir
Et des exclus qui veulent le contrôler.
La pensée a perdu ses neurones,
Elle est matée par les seuls intérêts.
Je disparaiss dans un sourire déshydraté,
Presque soulagé, en oubliant ici...
Les demains des nouveaux nés.*

Conjugaison :

Le je représente le moi-je, l'égoïste présomptueux.

Le tu, c'est l'autre, l'écrasé, quelquefois un moi-je bafoué pas beaucoup mieux. Un moi-je est toujours le tu d'un autre moi-je.

Le il, représente le nanti, le pouvoir, l'argent...

Le elle (je devrais dire la elle) c'est une presqu'il, non un presqu'il... c'est pas fac'il...

Le nous ce sont plusieurs moi-je, ce sont des ous avec l'haine,

Le vous est plusieurs ou singulier, plusieurs tus ou un tu de respect ou plusieurs tus de respect... hypocrite respect.

Le ils, on le savait qu'ils étaient plusieurs il, trop nombreux.

Les elles ont la force de s'envoler...

Je ne suis donc nulle part, je ne peux me conjuguer ni chez moi je, ni chez toi, ni chez elle, ni chez lui, ni chez nous, ni chez vous, ni chez ils et elles, je me contenterai donc du on, il y a du con mais censé...

Le laveur de vitres.

*Je suis laveur de vitres qui, dès l'aube,
Nettoie les affres du passé qui rodent
Et traînent sur le verre pour montrer
Toute la honte du monde emportée
Par les vents fous qui viennent s'écraser
Sur cette silice sale et oubliée.*

*Et quand le verre, transparent, paraît
Une autre honte veut aussi s'afficher
Celle qui oublie celle venue là,
Celle des vils et petits cancrelats
Ces bobos qui aiment se regarder
Sur la vitre translucide bien lavée.*

*Elle ne montre plus rien qu'un dehors
Indifférent, bien trop loin quand tout dort
La vitre extérieure, je vais nettoyer
L'autre côté est trop crade à laver,
J'efface ce qui les empêche de regarder
Mais je vois le sale bien incrusté.*



*Quand le verre bien de trop luit, je pleure
Voir ce monde disloqué qui se meurt
Me rend trop triste, derrière la vitre
L'enfant battu se rebelle et s'abrite,
Une femme tant violentée se fâche
Le beau mec qui joue au mâle fait tâche.*

*De mon côté, le verre est propre et montre
Tout ce que je suis autant qu'eux, la honte
Ces gens qui se contentaient de si peu
Et qui veulent bien plus, rien que pour eux
Ces imbéciles m'ignorent, ricanent même
Laveur d'erreurs beurrant de honte en scène !*

De l'autre côté de l'histoire.

*Quand la paupière, papillote, fatiguée
Sur un regard absent et épuisé,
Quand, dans les cieux, les astres éreintés
Refusent l'inconsistance d'éclairer,
Quand la raison se perd en solitude
Dans le silence meurtris des habitudes,
Quand l'éternité n'est qu'un rêve usé
S'étalant imbue sur un marbre oublié,
Quand il n'y a plus rien à écouter
Qu'un ululement de hibou décloqué
Quand, au loin, aboie un vieux chat errant,
Qui déchiquette la couche vide des amants,
Quand le poisson lune se prend à espérer,
Une nuit, que celle-ci s'est éclipsée
Quand, au plus loin, l'horizon se détache
Dans le noir pour ne pas rester en tâche
Quand l'esprit égaré n'a plus de corps
Evaporé en des alcools dilués du sort
Quand l'histoire s'évanouit ses certitudes
Et s'oublie en désert de solitude
Dans un tiroir sans fond des habitudes,*



*Quand l'attente n'est plus qu'une inquiétude,
Quand, qu'une nuit obscure, est plus noir le matin
Quand le soir n'est que la veille d'un demain
Quand plus rien ne se voit et ne s'entend,
Ne se devine et rien ne se comprend
Alors, je serai arrivé....
Là, d'où les trains ne reviennent jamais
De l'autre côté d'une l'histoire oubliée
Il n'y a qu'à espérer qu'une ondée
Lave les affronts que l'homme a tant montrés
Jamais plus ne sera de liberté.*

Mon dieu, mon dieu !

Mon dieu, mon dieu

Mais qu'as-tu donc fait ?

Des enfants trépassent au mi des terres ânées

Sans que des parents d'enfants d'ici et d'ailleurs

Ne soulèvent un petit doigt pour les aider.

Mon dieu, mon dieu

Mais qu'as-tu donc fait ?

Des enfants sous tes yeux fermés sont violentés

Par une mère ou un père que tu as aussi créé

Tu ne bouges même pas un cil pour les aider.

Mon dieu, mon dieu

Mais qu'as-tu donc fait ?

Des enfants, au pays sans pleur, meurent affamés

Quand tes petits pains, en honte, multipliés gavent

Les dévoués élus qui sont censés les aider.



*Mon dieu, mon dieu
Mais qu'as-tu donc fait ?
Un petit garçon dans le presbytère est violé
Par un vieux con de curé bien attentionné
Devant ton fils impassible au mur crucifié.*

*Mon dieu, mon dieu
Mais qu'as-tu donc fait ?
De si jeunes enfants sidaïques sont abandonnés
Ils crament leurs neurones au crack pour oublier
Ils meurent loin d'ici avant même d'être âgés.*

*Mon dieu, ton dieu
Mais qu'as-tu donc fait ?
Les pierres de ta maison sont en ruines fumantes
Elles s'écroulent comme les espérances oubliées
Des enfants que tu ne veux même plus regarder.*

*Mon dieu, mon dieu
Mais qu'as-tu donc fait ?
Que tu sois Abraham, Christian, ou bien Bouddha
Ou même Mahomet, tu es bien triste personnage
Pour ces mômes qui ne savent plus à qui se vouer.*

Le vide de l'instant.

*Dans une épaisse brume, le réveil se fait.
Dans un coton moelleux, le regard égaré
Manque de chaleur, les mots sont ici absents,
Seules des impressions sont nouvelles pourtant.
Elles dérangent l'instant bien sérieusement,
Un vide en là mineur s'étouffe dans le temps,
Par le manque de lumière et de bruissement.
Le ciel est plus haut qu'en l'église de Clinchamps,
Les murs sont bien plus loin qu'une sincérité,
Je suis nu dans ce monde vide de concret.
Pourtant, il me semble bien qu'avant de sombrer
Je n'étais si seul et pas encore isolé.
Il me semblait bien qu'auparavant, je pensais
J'éprouvais et là, le vide, je ressentais.
Le vide d'un matin refoulé a jeté
Son dévolu sur une âme nue esseulée.
J'écris mes maux pourtant sans encrier
L'encre sèche sur, vide des mots, un papier.
Je peux lire malgré tout cet inexistant
Et cela ne m'est pas du tout réconfortant.*



Les draps froissés sont plus froids qu'un linceul trop blanc,
Pourtant, il semble que je suis toujours vivant.
Je pense encor, une lueur dans le carafon,
Le puits de la connaissance a perdu son fond,
Il pissoit des ambiguïtés un peu partout
Je ne vois vraiment rien de rassurant du tout,
Ni sourire, ni une ombre se dessiner.
Je suis, au milieu de mon moi, un peu paumé
Je cherche, sans émoi, à quoi me raccrocher.
Mais putain c'est quoi ! Un cauchemar écorché !
Un vieux rêve pas très frais que j'aurais oublié,
Une ville histoire qui ne serait terminée.
Je n'ose sortir des draps, l'air semble trop frais
Je ne suis pas certain qu'il y ait un plancher
Pour poser un pied, le vide, là aussi, est.
Je n'ai pourtant pas la faculté de voler
Ni celui de me suspendre à un temps passé
Comme à une horloge sans coucou étêté
Qui voit ses aiguilles refuser de tourner,
Figée dans un temps qui n'aurait pas existé.
Où est donc la couleur, la chaleur d'une main
La vie d'un autre, d'un cher vieil ami humain ?
C'est quoi cette histoire qui ne raconte rien

*C'est quoi ce vide qui m'isole du demain.
Je pense voir une porte, au loin, s'entrouvrir
Une porte sans mur, pas besoin de l'ouvrir,
Tu en fais le tour pour encor là revenir,
Peut-être un message, le début d'un sourire.
Je clenche délicatement le désespoir,
Entrouvre avec douceur le battant sans rien voir.
Ah si ! De l'autre bord, il y a ma mémoire !
En vrac là, comme un sac de frusques pour clochard.
Mais qu'est-ce que cela signifie-t-il enfin ?
Je ne mérite cette chanson sans refrain !
Je claque la porte et retourne dans le noir,
Déchausse ces pompes lourdes de désespoir,
Je retourne glisser l'asthénie sous ces draps
Je ne veux regarder ce que je ne vois pas.
Je patienterai qu'un autre bon moment vienne
Réveiller des souvenirs qui plus me conviennent.*

*Ne vous inquiétez si vous ne me rencontrez,
Au milieu de nulle part, je me suis planté,
Ni mort encore, mais plus tout à fait vivant,*

Qu'elle est belle Evi !

Qu'elle est belle Evi !

*Chevauchant son beau destrier de papier
L'heaume tombé, les cheveux roux bouclés
Battus par un vent plutôt rancunier.*

Qu'elle est belle Evi !

*Enveloppée d'une armure de pensées
Pour jouter l'irresponsabilité
D'égoïstes humains pas très concernés.*

Qu'elle est belle Evi !

*Un sourire déchire le visage,
Illuminant le papier d'une page
Fière de porter l'étandard des sages.*

Qu'elle est belle Evi !

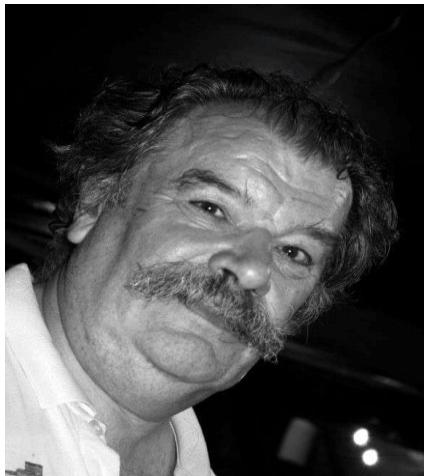
*Partie batailler les petits esprits
Des vies trop ordonnées, des sans soucis
Réveiller la conscience des soumis.*



*Qu'elle est triste Evi !
Quand un traître assassine le destin
D'un livre qui n'est pas encore joint
Effaçant les mots écrits de sa main.*

Conclusion :

Tous ces textes racontent la déshumanité. Les je, ont pris le pouvoir sur les autres, ils sont partout, ne respectent plus rien, oublient les petits bouts de misères, qui font les grandes rivières... de misère jusqu'à l'océan... indifférent, là où ils ne veulent plus regarder, là où ils baignent leur corps dans le sang des enfants migrants noyés.



Les textes de ce recueil sont à lire entre les lignes écrites pour ceux qui acceptent de remettre en condition et leur façon de penser et celle de se comporter.